[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 32

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-183332

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

teur, le jeune homme de la tête aux pieds, elle lui dit d'un ton gai :

— Tu n'as pourtant pas peur des Français, Jean? S'il en était ainsi, mieux vaudrait pour toi repasser le Pillon que tu viens de traverser. Nous n'avons pas besoin d'auxiliaires qui ont peur!

— Peur! répondit le jeune homme en rougissant jusqu'à la racine de sa blonde chevelure. Avoir peur des Français? Est-ce que je ne tire pas mieux qu'eux tous ensemble?... Et dans la mêlée, ils ne valent rien du tout, dit-on. Il n'est donc pas question de peur. Mais je pense seulement que si l'on connaissait le secret de se garantir des balles, on serait du moins sûr de te revoir, Lucie.

En disant ces mots, il avait saisi la main de la jeune fille, qu'il regardait d'un air à la fois sérieux et attendri.

Lucie devint plus grave; son léger sourire restait encore sur ses lèvres, mais il ne venait plus du cœur.

— Quant à moi, dit-elle, tu me reverras quand même tu n'es pas à l'épreuve des balles. Tu sais, je serai près de vous; mon père aussi est parti avec les troupes, et je ne veux pas rester seule à la maison. Je suivrai nos soldats, et si je ne sais pas conjurer les balles, je tâcherai du moins de bander les blessures qu'elles auront faites..... Mais à présent, va, ajouta-t-elle en dégageant sa main après avoir pressé doucement celle du jeune homme, va, sans cela les autres croiront que tu restes en arrière parce que tu as peur.

Et avant qu'il eût le temps de répondre, Jean se trouva seul dans la chambre de l'auberge. Entendant les pas de Lucie à l'étage supérieur, il se hâta de vider son verre, mit sa carabine à l'épaule et sortit. En passant, il jeta un dernier et rapide regard sur la fenêtre à vitres rondes où il croyait distinguer la tête de la jeune fille et s'écria :

— Au revoir donc, Lucie!

Eusuite il courut à travers le village pour aller rejoindre ses camarades.

Ceci se passait au commencement du mois de mars 1798. Une nouvelle très peu réjouissante était arrivée dans les vallons reculés des Ormonts. On disait que quelques milliers de Français et de Vaudois se rassemblaient à Aigle pour passer le Pillon et pénétrer dans le Gessenay et le Simmenthal. Les Ormonins, qui avaient été réunis à Berne immédiatement après les guerres de Bourgogne, restaient fidèles à *Leurs Excellences*, celles-ci ayant toujours scrupuleusement respecté les droits et libertés des montagnards, d'ailleurs peu favorables à tout ce qui était nouveau ou étranger. Bien décidés à repousser toute tentative d'invasion dans leurs paisibles vallées, ils avaient demandé du secours à leurs voisins de l'autre côté du Pillon.

Il est vrai que l'élite du Simmenthal et du Gessenay se trouvait depuis longtemps aux bords de l'Aar et de la Singine. Les Bernois, trop faibles pour repousser l'armée de Schauenbourg, voulaient au moins sauver l'honneur des armes. Cependant, il arriva dans les Ormonts un assez grand nombre d'auxiliaires; c'étaient des hommes d'un certain âge n'étant plus astreints à servir dans les troupes régulières, ou des jeunes gens non encore incorporés dans la milice.

Jean se trouvait au nombre de ces derniers.

Le commandant Forneret, à la tête des troupes réunies à Bex et à Aigle, ne semblait cependant pas trop s'inquiéter des préparatifs des montagnards, car il disait d'un ton fanfaron : « Nous déjeunerons Vers-l'Eglise, nous dînerons à Gsteig et nous souperons à Gessenay. »

Les Ormonins avaient en plusieurs endroits barré le chemin au moyen d'arbres abattus, particulièrement près du col de la Croix. Ces abattis servaient en même temps à abriter les tireurs. Depuis plusieurs jours, les carabiniers des Ormonts gardaient leurs forteresses naturelles, et, comme nous venons de le voir, il leur arrivait par le col du Pillon, encore couvert de neige, des renforts des contrées qui, autrefois, avaient été, comme eux, sujettes des comtes de Gruyère.

C'était le 5 mars 1798, par une splendide matinée; le soleil semblait inviter à tout autre chose qu'à teindre de sang la neige qui, fortement gelée, étincelait comme des diamants.

Par la vallée d'Arveyes montaient les troupes de Forneret, se dirigeant sur le col de la Croix, la clef des Ormonts. En divers endroits, les jeunes Ormonins avaient entassé des pierres et des troncs d'arbres qu'ils faisaient rouler sur l'ennemi. A travers le bruit occasionné par la chute de ces blocs et de ces arbres, on entendait de temps en temps les coups de carabine de tireurs isolés qui, d'une sûre cachette, envoyaient à l'ennemi un salut meurtrier.

Cependant la principale lutte devait s'engager autour d'un abattis d'arbres s'appuyant, d'un côté, sur de profonds précipices, et, de l'autre, sur des rochers inaccessibles et couronnés d'une forêt de sapins. Les forces des montagnards se concentrèrent derrière ce rempart, et de nombreux tirailleurs étaient répandus dans la forêt.

Un combat acharné ne tarda pas à s'engager. Ce fut en vain que l'ennemi tenta de prendre d'assaut l'abattis; il s'y précipita plusieurs fois avec des forces considérables et fut toujours repoussé avec de grandes pertes. Une véritable pluie de balles sortait de la forêt et de derrière le retranchement. Quoique les Français, en se retirant, emportassent leurs morts et leurs blessés, la neige, de plus en plus rougie par le sang, rendait témoignage de leurs pertes.

Les montagnards comptaient aussi un certain nombre de morts et de blessés; cependant leur plus grosse inquiétude était d'être obligés de cesser la lutte, faute de munitions.

Un autre ennemi, la superstition, s'était glissé dans les rangs des Ormoniens. Les jeunes tireurs, parmi lesquels se trouvait notre ami Jean, étaient saisis de frayeur dès que le colonel Forneret, homme d'une taille gigantesque, monté sur un cheval noir, s'approchait à la tête de ses soldats. Les vieillards mêmes se lançaient à la dérobée des regards inquiets. Les meilleurs tireurs envoyant leurs balles au commandant et à son cheval noir, et ne les voyant pas broncher, furent convaincus que homme et bête étaient invulnérables, qu'ils étaient à l'épreuve des balles. Chaque fois que les tambours battaient la charge, le cheval noir caracolait à la tête des troupes; sa longue crinière flottait au vent comme un étendard de la mort et de l'enfer. Et le cavalier lui-même semblait se moquer des tireurs. De temps en temps, il se redressait sur sa selle et, mettant la main dans son uniforme déchiré par les balles, il en sortait une poignée de morceaux de plomb, les montrait en riant à ses soldats, puis les jetaient dans la neige. Les plus courageux montagnards étaient déconcertés.

(La fin au prochain numéro.)

Nul n'est plus à plaindre que ces petits rentiers dont les revenus suffisent à peine à leur entretien. La moindre dépense extraordinaire leur cause du souci, une partie de plaisir, l'achat imprévu d'un paletot ou la réparation d'un appartement apportent une pertubation terrible dans leur modeste budget.

Depuis plusieurs années un de ces petits rentiers de Lausanne faisait le projet de visiter nos Alpes dont il n'avait aucune idée. Mais entendant chaque jour répéter que les touristes étaient affreusement écorchés en Suisse, il n'avait jamais pu se décider à partir. Enfin, pressé par deux de ses amis, deux farceurs qui connaissaient ses craintes, il les accompagna dans une course au Niesen. Arrivé à l'hôtel qui se trouve au sommet de cette montagne, il lui prit fantaisie de manger de la crême. On lui répondit qu'il n'y en avait pas dans ce moment à l'hôtel, mais qu'on allait en faire chercher au chalet voisin. Vingt minutes après un sommelier en frac noir lui servait une large tasse de crême. Le touriste lausannois

sortit de sa poche un gros morceau de pain, et pendant qu'il le rompait dans sa tasse, il demanda au garçon : Qu'est-ce que je vous dois ?

— Un franc cinquante, Monsieur !

— Comment dites-vous ? demanda le touriste en ouvrant de grands yeux, un franc cinquante !

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! pardon, excusez-moi, j'aime mieux reprendre mon pain.

Le pasteur de D... avait chargé un de ses paroissiens de lui procurer un moule de hêtre. Le bois fut amené quelques jours plus tard ; il était beau et sec, mais quand il fallut régler compte, le pasteur fit une grimace significative. Le paysan estimait son bois à un prix vraiment exagéré. Insensible aux justes observations de l'acheteur, il prétendait au contraire lui avoir fait une faveur.

Voyant la discussion prendre une tournure fâcheuse, le pasteur se rappelant sa mission religieuse et pacifique, céda le pas au rusé paysan et lui dit en déposant les écus sur la table :

« Eh bien ! pour en finir, Daniel, voilà votre argent. Vous profitez si peu du ministre le dimanche, qu'il faut bien que vous en profitiez la semaine. »

Un Anglais dînait dernièrement à l'hôtel du Grand-Pont.

— Garçon, dit-il, donnez-moi des pommes de terre frites.

Un instant après, le garçon lui présenta gracieusement le plat.

— Aoh ! j'avais demandé à vous des pommes de terre frites.

— Eh bien ! voilà, Monsieur !

— Non, non, ce sont des pommes de terre sautées.

— Pardon, Monsieur, ce sont des pommes de terre frites.

— Aoh ! expliquez à moi la différence entre les pommes de terre frites et les pommes de terre sautées.

— Monsieur, dit le garçon impatienté, les pommes de terre sautées sont rondes et les pommes de terre frites sont carrées.

L'Anglais peu satisfait de la réponse tourna le dos et attaqua un autre plat.

Lo pâo d'Etagnires.

Kiquelikiiii !...

« Vaiquie'trâi z'hâorès ! hardi, frou ! sein quiè lo villho va veni gongounâ perquie ! »

L'est dinsè que ti lè matins lo vôlet à Marqu'Henri dèvessâi sè lévâ quand on lo criâvè du la dzenelhire.

Quand lo Diuste (Auguste) s'eingadza et que l'eut reçu d'airès, ye démanda :

— A quinn'hâora sè lâivè-ton noutron maîtrè ?

— Quand lo pâo tsantè.

— Eh bin ! c'est cein.

Dinsè que vo veni dè lo vairè, lo pâo kiquelikivè dza à trâi z'hâorès dâo matin, et n'iavâi pas à martchandâ, sè faillai remouâ.

Onna demeindze que Diuste étâi z'u âi felhiès pè Morreins, s'attarda avoué clliâo gaupès, po cein que iavâi z'u dâi seméssès et que la jeunesse de Morreins avâi fé on petit rigodon, et ma fâi la né coumeincivè à s'allâ cutsi quand r'arreva à Etagnires.

L'avâi sonno et lo pâo allâvè bintout tsantâ.

Sè peinsa : Aque ! droumetré bin on momeint, mâ l'est cé tsancro dè pâo !.... S'on l'âi tosâi lo cou !... sein quiè n'ia pas mèche de s'étaidrè onna menuta.

Et ye s'ein va dein la dzenelhire po bailli s'n'afférè âo bœilan ; mà quand l'eintra, conto que lè dzenelhiès lo priront po lo bounosé, kâ le sè mettiront à sécâorè lè z'âlès, que cein vo fasâi on oura ! et pi c'étâi dâi co, co, co, co, et dâi ki, ki, ki, ki, que cein vo fasâi bin mé dè trafi què lo kiqueliki dâo pâo, et que Marqu'Henri sè léva po veni vairè, avoué on chaton à la man, quinna chetta l'étâi cein.

— Hé ! hé ! per lé : qu'est-te çosse, que cria ?

Adon Diuste que sè trovâvè veindu, lâi dese :

— L'est mè noutron maîtrè.

— Et que fas-tou quiè ?

— Y'arreindzo lo relodzo !

Rimer comme hallebarde et miséricorde signifie ne pas rimer du tout, et voici l'origine de cette locution.

La hallebarde fut introduite en France par les Suisses au XVe siècle, et vers la fin du XVIIIe, c'était encore l'arme des Suisses préposés à la garde des résidences royales. — Un marchand de Paris eut le chagrin de voir mourir le Suisse de St-Eustache avec lequel il était lié d'amitié. Il voulut composer pour son ami une belle épitaphe, mais comme il n'avait aucune notion de l'art poétique, il s'adressa à une personne qui lui dit qu'il était absolument nécessaire pour la rime que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du vers précédent. Le bonhomme retint cette leçon, et après beaucoup de travail accoucha du quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche ;
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache,
Il a porté trente-deux ans sa hallebarde ;
Dieu lui fasse miséricorde.

L. Monnet.

La livraison d'*août* de la *Bibliothèque universelle et revue suisse* contient les articles suivants : I. L'historien Rapin-Thoyras et sa famille, par M. *Alphonse Rivier*. — II. La philosophie des fondateurs de la physique moderne, par M. *Ernest Naville*. — III. Le docteur Weisemann. Nouvelle par Mlle *Julie Ancelle* (3me partie). — VI. L'exposition suisse de peinture, salon de 1875, par M. *Eug. Rambert*. — V. La France actuelle, par M. *Ed. Tallichet* (7me partie). — VI. L'armée italienne pendant le choléra de 1867, de M. *Ed. de Amicis* (suite). — VII. Chronique parisienne. — VIII. Chronique italienne.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY